

Imprévu

Confortablement installé dans un fauteuil inclinable, Philippe Morel jette un œil distrait autour de lui. De son bureau vitré, on peut voir la place déserte. *Il était temps* soupire-t-il. Comme entendu, il contacte par téléphone le président de la Canadian Textile.

- *Hello Dick? Job done.* L'usine de Montréal est officiellement fermée.
- Bravo. Tu prends le mandat pour Toronto en février.

Morel saisit sa balle antistress et la presse dans la paume de sa main.

- Pas de problème. J'y serai.

Il fait un second appel afin de remercier l'ex-directeur de l'usine pour sa collaboration tout au long du processus de fermeture et l'assurer que le montant convenu sera déposé dans son compte de banque.

Morel aussi sera bien récompensé. Il pourra faire creuser une piscine pour Béatrice et les enfants, et les emmener en vacances en Europe. Il a hâte de rentrer chez lui pour les Fêtes, mais il doit attendre le lendemain. La tempête de neige rend le trajet vers Québec trop risqué.

Les consultants de sa trempe ne manquent pas de travail. Un an plus tôt, dans une salle de conférence de la Canadian Textile, la direction lui proposait son 7^e contrat de fermeture d'usine en autant d'années. On en avait discuté comme on planifie une partie de pêche entre amis.

Aujourd'hui, quelques jours avant Noël, 426 ouvriers et 48 cadres et employés perdent leur emploi. Mais *business is business* se dit Morel. Tout a fonctionné comme prévu. Il a suivi le plan. Dans quelques semaines, la production se fera au Mexique.

Les cadres se sont donnés rendez-vous à la brasserie pour une bière. Ils sont partis sans inviter le « coupeur de job ». Normal dans les circonstances. Morel s'installe à son bureau et consulte ses courriels. Il prend tout son temps pour lire celui du service informatique confirmant la fermeture définitive des comptes du personnel de l'usine centenaire de Saint-Henri. Il peut maintenant archiver tout ce qui concerne le mandat de Montréal et éteindre son ordinateur portable.

En quittant les lieux, Morel ferme les lumières, qui se rallument aussitôt. Il se rend compte qu'un homme est là. Il commence à devenir nerveux lorsqu'il l'entend vociférer :

- T'es juste un trou de cul Morel, j'espère que tu vas payer pour ce que tu fais.
- On se connaît, Monsieur? répond Morel, mal à l'aise.

Bras croisés, le colosse dévisage le consultant.

— Samson, Bernard Samson. J'étais à Amos quand t'as mis la clé dans la porte, comme icitte. T'as l'air d'aimer ça.

Morel est pris au dépourvu. Il a l'habitude de laisser aux cadres la gestion des employés.

- Euh... Venez dans mon bureau, on va s'expliquer.
- Tu me niaisas ou quoi? T'aurais pu offrir ça avant. Ça fait des mois que tu te caches de nous autres.
- Suivez-moi. Je vais rejoindre le directeur du personnel au siège social de la compagnie.
- Non, c'est à toi que je veux parler. Quand t'as fermé l'usine d'Amos, j'ai pris le poste à Montréal juste pour pas perdre mon fonds de pension. Ma fille de 17 ans a refusé de suivre. Elle vit chez ma sœur. Ma femme a lâché sa job pour s'en venir icitte. Elle a pas retrouvé de travail et a fini par faire une dépression. Ça dure depuis deux ans.
- Je suis désolé Monsieur Samson.

Le ton monte de quelques crans.

— T'es désolé de rien, Morel, fais pas semblant. Tout ce qui me restait c'était les gars de l'usine pis ma machine.

Morel ne sait quoi répondre. Samson lui tourne le dos et se dirige vers la sortie. Avant de franchir le seuil, il se retourne brusquement et articule bien lentement : « Va au diable. » Puis il lance un juron et claque la porte derrière lui.

Il suffit de quelques secondes pour que Philippe Morel reprenne son sang-froid. Il ferme à nouveau les lumières et quitte l'usine pour se rendre une dernière fois à son hôtel du Vieux-Montréal. Après une bonne douche, il descend à la salle-à-manger où il prend son repas seul, comme chaque soir.

En appelant l'ascenseur pour aller se coucher, il sent la nausée monter. Peut-être a-t-il bu un peu plus de vin qu'à l'habitude. À peine a-t-il réintégré sa chambre, qu'il régurgite son repas. Après s'être brossé les dents, il se couche. Sa femme lui manque. Des douleurs à la poitrine l'empêchent de dormir. La nuit est longue, très longue.

Ce genre de crise n'est pas prévu dans le plan de fermeture.

Texte publié dans la revue littéraire « Le Passeur », no. 32, décembre 2013

Imprévu © Danielle Hudon 2015 - Tous droits réservés